

La Méthode naturelle est coopérative

Une mise en perspective par Nicolas Go de deux concepts forts en Pédagogie Freinet : la Méthode naturelle et la coopération.

Une communauté coopérative de travail et ses implications

Les conceptions éducatives issues du courant d'Éducation Nouvelle, de formes plutôt diverses, ont néanmoins en commun une approche démocratique de la relation éducative et une organisation coopérative du travail scolaire. À l'école, ce qui les caractérise, c'est non seulement une transformation des rapports au savoir, mais aussi, pour parodier une formule marxiste, *la transformation des rapports de production des savoirs*. C'est la manière d'élaborer les connaissances en une communauté coopérative de travail qui constitue la véritable transformation. Il s'en suit une modification radicale des rapports au savoir, des rapports au travail et des rapports sociaux eux-mêmes, impliqués dans la production des savoirs. Ceci forme un ensemble complexe de rapports enchevêtrés, où le savoir tient une place éminente mais non exclusive. Nous sommes dans une épistémologie du multiple. La préoccupation du savoir est enveloppée dans une pluralité d'enjeux de types social, affectif, imaginaire, symbolique, corporel, matériel, inconscient, rationnel, etc., qui peut-être donnent le ton en matière d'éducation : la condition initiale du processus éducatif est le respect de leur *intégrité*, au double sens du mot : comme totalité (on ne mutile pas leur existence en les réduisant à un statut d'élève), et comme plénitude (ils restent intacts, on ne les blesse pas par des violences institutionnelles ou symboliques).

La coopération comme art de vivre ensemble

La coopération n'est pas une technique de travail (ce qui serait réducteur), ni même une pratique démocratique à l'école (ce qui serait excessif), c'est *un art de vivre ensemble*. C'est un fait, établi par l'expérience, que la transformation des rapports sociaux dans le travail implique une transformation des consciences. Les élèves coopérateurs non seulement s'organisent autrement, mais aussi *pensent* autrement. Ils ont en commun une certaine conception du monde, une *Weltanschauung*, qui intègre spontanément l'autre dans la représentation de l'action, l'autre comme ami. L'horizon de son action est peuplé non pas de rivaux, mais d'*alter ego*. La coopération n'est pas seulement le contraire de la compétition, et il ne s'agit pas seulement de s'adjoindre l'action de l'autre dans un partage des tâches, ce qui relève plutôt de la collaboration. La coopération suppose des phénomènes de désir, d'amitié, de désintéressement. L'*alter ego*, c'est celui par lequel je consens à des effets *d'altération*, celui par qui je me laisse altérer, influencer, transformer. Pourquoi ? Précisément, parce que la coopération protège l'intégrité de l'élève ; l'altération est *une modification sans préjudice*, une modification avec bienfait. Dans la coopération, je n'utilise pas l'autre pour satisfaire mes intérêts personnels (ce que font les collaborateurs, à condition bien sûr que leurs intérêts convergent), je m'associe à l'autre pour *créer une œuvre commune*. L'enjeu de la coopération, c'est *la création*, en communauté d'action. Insistons sur ce point : le principal enjeu de cette création, c'est *soi-même*. Le travail dans la coopération est principalement création de soi-même. La coopération est création de soi-même par l'instruction, et comme devenir-autre, comme *ego alter* (soi-même autre). On devient soi-même autre, avec et par les autres. La coopération est création d'un art de vivre, d'un art de vivre ensemble. Elle est la création d'un art de vivre ensemble, dans le travail, selon de nouveaux rapports d'élaboration des connaissances, et supposant une importante activité de communication.

La coopération, une nécessité fonctionnelle

Ainsi, pour des coopérateurs, *la communauté est une valeur en soi*. Comment les élèves ne participeraient-ils pas ? Soutenue par diverses techniques d'organisation du travail, la coopération devient le milieu social de la *production de connaissances* et de la *production de soi*, ce qui est un

caractère distinctif. Pourquoi les élèves n'en prendraient-ils pas soin ? Pourquoi ne participeraient-ils pas ? La participation coopérative n'est pas une visée, encore moins un objectif didactique, elle est *une nécessité fonctionnelle*. La communauté devenant une valeur en soi, elle est par définition désirable. L'élève expérimente que c'est par elle, grâce à elle, qu'il s'émancipe, qu'il augmente sa puissance créatrice. Alors, tout naturellement, il s'implique et il participe.

Coopération et participation démocratique ?

Participation *démocratique* ? Peut-être, du moins en apparence. À observer la répartition et le fonctionnement des responsabilités dans la classe, à observer le déroulement d'une « réunion de coopérative », à considérer la manière dont sont prises les décisions et dont sont résolus les éventuels conflits, on imagine aisément par là des formes démocratiques enfantines (ou adolescentes) de l'activité politique et citoyenne. Alors, pourquoi ne pas parler d'une « éducation citoyenne » ? Pourquoi ne pas instituer une telle éducation comme enjeu, comme préparation à une future citoyenneté démocratique pleinement assumée ? Cette pratique n'a-t-elle pas vocation à se prolonger dans le hors temps scolaire, dans les quartiers, grâce à une pédagogie sociale, mais aussi dans toutes les actions qui les concernent, qu'elles soient familiales ou politiques (comme dans les quelques rares expériences de conseils municipaux d'enfants par exemple) ?

Une communauté de recherche

C'est que le lien entre *coopération* et *participation démocratique* me semble problématique. Non pas au sens où on le justifie d'ordinaire, en avançant l'idée qu'on ne vote pas dans les classes « pour savoir comment s'écrit un mot, combien font trois fois huit ou quelles sont les causes de la première guerre mondiale ». La coopération à l'école suggère éventuellement l'idée de participation démocratique mais ne s'y retrouve pas. Je vais prendre un exemple, qui est celui de l'Antiquité grecque. Nous savons qu'elle a inventé, en politique, *la rivalité des hommes libres*. Les pratiques de la démocratie directe, de même que l'émergence de la figure du juge, ont eu une incidence sur l'évolution de la pensée grecque, comme l'a bien montré J.P. Vernant. Certaines écoles philosophiques ont élargi les conceptions en intégrant dans leurs communautés des femmes, des étrangers ou des esclaves. Mais elles se sont également distinguées de la pratique démocratique de la *polis*, de la cité, en ceci précisément qu'elles étaient non pas des *sociétés* politiques mais des *communautés* philosophiques, des communautés d'enseignement et de recherche. La valeur qui les unissait n'était pas la *démocratia*, mais la *philia*, l'amitié. Pourquoi cela ? Tout simplement parce que la raison d'être de ces communautés n'était pas la gestion des conflits, des rapports de force et de pouvoir dans la cité, mais l'éducation, la *paideia*, la recherche de la connaissance et de la sagesse. Si, comme en politique, l'enjeu est bien la relation des hommes libres entre eux, cette relation ne concerne pas la rivalité, mais l'amitié. Elle ne vise pas la convergence négociée d'intérêts conflictuels, mais l'élaboration en commun d'un art de vivre (*technè tou biou*) dans la connaissance. Si le lien entre coopération et participation démocratique me semble problématique à l'école, c'est en partie pour la même raison : je concevrais comme une erreur d'envisager la relation sociale sous l'angle de la *démocratia* au préjudice de la *philia*, de l'« amitié », comme art de vivre dans la connaissance. Je ne veux pas développer ici cette question, qui a pourtant rarement été posée et encore moins explicitée, et qui renvoie à des pratiques opaques au sein des mouvements pédagogiques coopératifs.

Visées et dérives de la démocratie à l'école

Il y a de fait un effet de consensus, qui consiste à tenir pour évidente la nécessité d'une éducation à la citoyenneté. Et, tout naturellement, ceci se concrétise dans des institutions de la classe et leur fonctionnement social, sur le mode implicite de l'analogie. Par exemple selon certaines conceptions, et toutes proportions gardées, le « conseil de coopérative » est à l'école ce que le Parlement est à l'État. La chose est loin d'être anodine : en effet, le fait d'insister sur l'idée de « participation

démocratique » milite en faveur d'une « démocratie participative », ce qui constitue une critique directe et subversive de nos démocraties représentatives contemporaines, selon laquelle la représentation contribuerait très efficacement à perpétuer les rapports de domination tout en prétendant faire le contraire. L'école se présenterait dès lors comme un ferment politique, contribuant à l'avènement possible d'une société moins aliénante. Mais reste posée la question du présent, des nécessités intimes et toujours actuelles des enfants. Nous risquons plusieurs dérives : le *formalisme* des institutions dites « démocratiques » dans la classe, qui fonctionnent sans signification ; *l'instrumentalisation* des enfants à des fins politiques ou, plus discrètement, à l'idéologie personnelle du professeur fût-elle progressiste.

La coopération, entre l'angelisme et le dogmatisme

Les enfants doivent vivre leur enfance. Songez à cette phrase de Rousseau : « L'enfance a des manières de voir, de penser, de sentir, qui lui sont propres ; rien n'est moins sensé que de vouloir y substituer les nôtres » (*Emile*, livre second). C'est tout le problème de l'éducation, entre deux lisières : l'angélisme, qui abandonne les enfants à leur spontanéisme, le dogmatisme, qui les enferme dans les représentations adultes, quelles qu'elles soient (conservatrices ou progressistes). Deux formes d'aliénation, suggérant le caractère *problématique* du lien souvent revendiqué, mais à mon sens usurpé, entre coopération et participation démocratique.

L'une des solutions, pour sortir du formalisme qui guette, consiste à convoquer les notions de créativité et d'autorisation, sans perdre de vue la dimension fonctionnelle, et non pas idéologique, de la coopération. Il conviendrait, pour compléter ces ébauches, d'évoquer le caractère de *nécessité* de la coopération en référence à ses formes naturelles, principalement biologiques, tel que des recherches scientifiques de plus en plus nombreuses tendent à l'analyser. Mais il faudrait pour cela établir les frontières avec le contexte spécifique de la culture humaine, ce qui nous conduirait très au-delà de notre propos.